

Actions célestes contemplations infernales

Par Bruno Pinchard

« Si l'on ne perd pas l'idée de la totalité des choses et du sens univoque de la notion d'existence, on se porte nécessairement partout jusqu'à l'absolu. A cette condition seulement on a l'esprit métaphysique et sérieux. »
Louis Lavelle, *Carnets de guerre*

Cet essai de lecture dantesque prend place dans une série de travaux qui tentent de réhabiliter l'idée de totalité en philosophie : si la philosophie se pratique à *outrance* et que la Métaphysique doit se faire « outrée », c'est qu'elle veut la totalité, ce que nous appellerons ici le Tout¹. Par Tout je n'entendrai aucun atome logique de ce nom, ni la simple sommation des conditions de la vie finie, mais la vue sommitale et intégrative qui donne son unité au divers et son déploiement au principe.

Je ne prétends pas que j'aie trouvé le concept du Tout qui s'impose à mon temps, ni même qu'il me soit donné de commencer l'énumération de ses parties. Mais je suis certain qu'un désir de philosophie qui commence par renoncer au Tout sous l'argument de rester fidèle à la vulnérabilité des sujets modernes est menteur, indigne de son nom et dangereux car il érige la particularité en centre d'intérêt alors que le monde court toujours plus vite vers son but qui est intégration, homogénéisation, confusion et peut-être chaos : mais avec quelle force il s'y porte ! La philosophie est une éducation aux lois de la totalité et tout autre usage de ses prestiges cède la place soit aux religions, soit à la démission. L'instinct métaphysique, jusqu'au culte du mystère lui-même, n'est jamais que la recherche du centre qui fait d'une simple somme d'expériences le Tout auquel nous nous sentons appartenir. C'est une fausse promesse que de promettre à l'intelligence une sortie hors des lois de la totalité, alors que nous ne désirons, depuis les premiers tremblements de la vie, qu'à obtenir une place dans les échanges de l'ensemble où le destin nous fixe. Ce qui est vrai de notre âme à l'égard de notre corps, l'est encore plus pour notre personne à l'égard du Tout : nous sommes liés. C'est pourquoi la philosophie engendre un cosmos ou finit en dissémination, moins que de l'être.

Le vrai est le Tout et c'est en vain qu'on va le chercher dans des enquêtes partielles, comme si nous pouvions savoir quelque chose si nous n'avons pas une idée du Tout qui

¹ Cf. Bruno Pinchard, *Philosophie à outrance*, EME Bruxelles, 2010, en particulier chapitre V.

l'affecte, la détermine, la transforme à tout instant. Mieux vaut une idée chancelante, ou même fausse du Tout, que de perdre le sentiment d'une interaction qui nous attache à des conditions extérieures et nous voue à une dépendance organisatrice. On commence par une intuition du Tout, et peut-être trouverons-nous les savoirs partiels qui nous rendront supportables les bornes assignées à nos élans d'indépendance, qui ne sont souvent que la suite naturelle de nos jugements trop courts.

Je sais que personne n'est en mesure aujourd'hui de désigner l'ordre du Tout qui ne vient se rappeler à notre bêtise qu'en nous traitant comme des néants. Hegel a cru trouver la formule et le mot, le *développement* : « Le vrai est le Tout. Mais le Tout n'est que l'essence s'accomplissant définitivement par son développement. » Adorno en son temps a rappelé le caractère mensonger de ce rapport au Tout : l'Absolu promis est sans cesse différé et n'est livré que sous la forme d'une succession toujours parcellaire : comme dans le mouvement cinématographique, on espère que le défilement des images donnera le sentiment du mouvement continu. Mais l'histoire a brisé le film et nous voici plus nus et plus dépendants que si cette défense de la totalité n'avait jamais résonné en philosophie.

C'est pourquoi je propose une autre voie : au lieu de commencer par entrer dans les paradoxes logiques du tout, qui ne sont mobilisés depuis un siècle que pour désarmer toute enquête totalisante, je proposerai plutôt un essai de totalisation par provision. Je désignerai d'abord la forme du Tout. Faute de le comprendre, je le dessinerai. Dessine-moi une totalité ! C'est injonction absurde a déjà été réfutée cent fois. Et pourtant elle occupe tous les barbouilleurs de la terre depuis que la Joconde est monde. Je connais quelques moyens de rendre la réponse un peu plus plausible. Mes graffitis sont une morale par provision pour une totalité pensée qui ne viendra peut-être jamais. Mais s'il est trop tard pour un Tout articulé, il ne l'est jamais pour une totalisation d'urgence. C'est elle qui occupera nos loisirs.

Mais pour cela il faut vaincre l'obstacle du mal. Car nous connaissons le Tout par le mal qu'il nous inflige et que nous finissons par nous infliger les uns aux autres à force de subir sa pesanteur. Le mal nous le commettons moins souvent qu'on ne le pense, mais nous le fréquentons toujours et partout : partout la destruction des formes naturelles est à l'œuvre et le mal physique, contrairement à ce qu'en disent les moralistes amers, est un modèle suffisant du mal moral : l'infamie humaine n'est jamais qu'une pauvre réponse à la pesanteur qui brise les épaules et les genoux. Les hommes tuent d'abord parce qu'ils se traînent.

Nous sommes aussi proches du mal que de la maladie et c'est du mal qu'il faudrait dire qu'il est plus intérieur à moi-même que moi-même. Nous répondons communément par

la souffrance, et être moderne c'est d'abord être un artiste de la souffrance : la sentir toujours et n'y succomber jamais. Mais comment tenir en respect cet ennemi qui dévore nos heures les plus extasiées sans cette force titanique que j'appelle la forme du Tout ? Je dessine le Tout et je le retiens de tomber sur moi. Je deviens l'Atlas qui retient le ciel pour quelques heures encore au-dessus de nos lances et de nos têtes. Alors la mythologie commence...

J'appelle mythe une suite obligée d'actes langagiers venant se substituer à la désarticulation des situations réelles. Tout mythe est ainsi un mythe totalisant. C'est pourquoi le mythe ne sera jamais politique car la politique d'un Etat de droit ne cesse de décomposer ses interventions pour les mettre au service de ses administrés, laissant aux actions spirituelles le soin de recomposer en privé ce qu'il divise publiquement. Le mythe est une musique qui ne s'adresse qu'aux concerts intimes de l'âme. Il enseigne à l'âme une idée continue d'elle-même qu'elle commence par perdre en naissant. Nul doute qu'elle n'emploie une vie entière à en restituer la possibilité secrète.

De telles esquisses mythiques du Tout, le romantisme fut encore particulièrement fécond et il faut célébrer ici quelles arches de soutènement ont représenté pour des générations de lecteurs attentifs le *Faust* de Goethe ou la *Comédie humaine* de Balzac, quelle approche de la nuit et du deuil ont incarné les *Contemplations* de Hugo, quelle tâches dans l'infini ont laissé les fragments de son « Dieu » ! Tous ces mondes ont tâché d'imposer des limites au mal et ont laissé après eux un art de traiter avec le mal par l'idée du Tout. Mais ces entreprises commencent à dater et nous avons d'autres maux à surmonter que la tentation de la connaissance, la perte des illusions ou la mort de nos enfants, même si elles suffisent largement à tuer un homme.

Surtout, je leur reprocherais d'avoir imposé un usage de la totalité sur un mode cumulatif, organique même, mais encore trop étranger à la nouvelle donnée qui résume le temps qui est le nôtre : *la rotondité de la terre*. Chateaubriand est plus hémisphérique que Hugo, même s'ils ont contemplé la même mer, mais il n'est qu'hémisphérique. Or il doit être possible de penser ensemble le Tout, le mal, et la terre. Cela est non seulement possible, mais doit être fait si nous cherchons le centre. Car nous devons déterminer le centre selon la courbure que nous reconnaissons à la terre. Même immense, même indéfini, l'espace qui reste plat n'indique aucune convexité et c'est la limite de l'Etendue chez les Cartésiens que de rester dans un espace galiléen qui ne connaît que des prolongements dans un infini horizontal. Descartes a su sortir de cette métaphysique plane pour proposer une physique des tourbillons.

Mais il aurait fallu d'abord créer une ontologie de l'espace courbe. Mais les Modernes évaluent toujours sur une terre plate.

Or il existe un mythe assez large pour embrasser dans sa forme unique tous les états terrestres, possibles ou réels, un mythe surnaturellement totalisant puisqu'il lie la terre au ciel, un mythe qui croît à partir d'un centre et qui ordonne les rapports entre tout ce qui est double à nos yeux voués à la succession : la terre et la mer, le bien et le mal, le haut et le bas, le jour et la nuit, l'homme et la femme... Ce mythe c'est celui de Dante, mythe qu'il a décliné selon plusieurs noms : l'Empire, la Comédie, le Terraqué, dans quatre livres : le *Banquet*, la *Monarchie*, la *Divine Comédie*, la *Question de la terre et de l'eau*. Je nommerai ici Empire un certain usage de la géomantique dantesque qui permet de rendre particulièrement sensible comment une image rectrice du Tout permet d'infléchir les raisonnements de la philosophie et de modifier sensiblement les oppositions primordiales de l'ontologie.

Lire Dante, méditer ce Dante totalisant et terrestre, frayer à ses côtés avec les forces du bien et du mal, c'est aussi demander quelle forme pourrait recueillir l'énigme de notre temps, vouée à la circulation terrestre. J'ai choisi, à la suite de Dante, de nommer empire une visée non linéaire sur nos actions qui inclut le coefficient de courbure qu'une intelligence planétaire inclut dans toutes ses représentations. Certes les machines le font à notre place et plus vite que nous. Mais précisément les machines courbent l'espace au nom d'une logique linéaire, alors que pour vivre, il nous faut sans cesse redresser l'espace à partir d'un plan de projection désormais originairement courbe. Penser se résumerait dans ce nouveau contexte à l'invention d'un horizon planétaire modifiant un système de coordonnées résolument inadapté à une représentation terrestre.

Si la révolution de l'espace chez les Modernes s'est trouvée limitée à une expérience tridimensionnelle de la matière, pourquoi certaines pensées symboliques traditionnelles se sont-elles exercées à la pensée sphérique que semble exiger notre temps revenu de l'espace isotopique de la Mathesis? Parce qu'elles étaient libres des illusions du déterminisme, elles ont eu à cœur de développer une pensée du Tout qui dépasse les limites de l'action causale matérielle ; alors le mythe a pu paraître dans sa splendeur géométrique et qualitative. La terre, aujourd'hui écartelée entre la Chine et l'Europe, entre les Amériques, entre le Nord et le Sud, entre les cendres nées de la glace et les fumées montant de la guerre, requiert aujourd'hui un tel art de penser en boule et c'est pourquoi nous interrogerons Dante, maître d'une intelligence qui soumet son exigence de totalité à idée de la terre sphérique et à l'humanité globale qu'elle implique.

Je commencerai par reprendre quelques résultats abstraits de l'enquête dantesque sur l'éthique et la politique et je montrerai que cette architecture pure n'est finalement une architecture vivante que pour une idée de la terre et de sa rotondité qui modifie l'usage des valeurs qui l'ordonnent. Cette traduction de l'espace plan de la représentation en une visée terrestre s'appellera désormais l'Empire, malgré les résonances devenues désagréables de ce mot : mais après tout, les croisades contre l'Empire courbe qui viennent de l'espace nivelant de la révolution planétaire ne comptent guère. Dante sera ainsi le critique par l'Empire des plans de représentation. Il en découle une métamorphose des oppositions élémentaire des savoirs plans, je l'ai dit : bien et mal, vrai et faux, jour et nuit, gauche et droite... Je suppose même que cette métamorphose ne va pas sans quelque initiation à une pensée polaire. Il en découle qu'une comédie divine et humaine, qu'un faustisme totalisant de la terre contemporaine sont suspendus à une initiation dont il faut maintenant établir les moments les plus saillants. Par eux, la totalité s'est non seulement rapprochée, elle est comme à portée de la main. Mais laquelle ?

Une réforme « impériale » de la philosophie

Commençons donc par quelques rappels : selon l'enseignement de Dante, l'homme a deux fins, « *duo ultima* », l'une qui procède de sa nature corruptible, l'autre de sa nature incorruptible². Aussi l'homme a-t-il deux bonheurs, celui de cette vie, et celui de la vie éternelle. Le premier consiste dans l'action de sa vertu propre, et l'autre dans la jouissance de la vision de Dieu, à laquelle il ne peut accéder sans l'aide de la lumière divine. C'est ainsi que se divisent, dans l'ordre symbolique, le paradis terrestre et le paradis céleste. Si Dante précise encore que nous parvenons au premier bonheur par les éléments de la philosophie, en agissant selon les vertus morales et intellectuelles, nous ne parvenons au second que par les Ecritures qui exigent de nous une action selon les vertus théologiques. Celui qui nous dirige ainsi selon les principes révélés est le Pape, selon les éléments de la philosophie l'Empereur.

Ces savoirs dantesques, avec leurs puissantes distinctions, nous sont transmis par un traité de politique *impériale* fort engagé. C'est dire que les *duo ultima* de la vie humaine ne sont pas concevables sans la base des enseignements impériaux. C'est plus qu'une vie politique qui s'esquisse ici, c'est la conquête d'un terrain fondamental dont la double clé repose sur l'être et la fonction d'un empereur. En réordonnant la métaphysique et l'éthique

² Dante, *Monarchia*, III, XV, 6-10.

dans la forme d'une pensée de l'Empire, Dante conquiert un nouvel espace pour la philosophie et l'agir humains. C'est pourquoi la pensée impériale de Dante est inépuisable, et pourquoi encore elle demeure cachée car elle procède d'une source dont l'évaluation est soustraite aux approches sommaires.

Il est difficile dans ces conditions de mesurer ce que pourrait signifier une réforme en profondeur de la philosophie par l'idée impériale. Elle toucherait à coup sûr le partage de l'action et de la contemplation. C'est précisément dans le livre de l'Empire, la *Monarchia*, qu'ils sont distingués l'un de l'autre avec une précision toute scolastique³, et c'est pour le bénéfice de l'Empire qu'ils sont placés dans une relation de complémentarité qui fait de l'homme avant tout un citoyen, sur la terre comme au ciel : ici même le Christ est romain⁴. Ce n'est pas enfermer Dante dans son rôle de protagoniste des valeurs gibelines que de placer l'Empire en position liminaire, c'est recueillir le sens unique d'une métamorphose de l'idée d'homme qui ne saurait être limitée aux débats sur la pensée médiévale.

Que Dante soit le témoin exemplaire de la mythologie impériale qui traverse la civilisation depuis Rome jusqu'aux succès et aux revers de la famille Bonaparte, voilà qui fait sa grandeur, mais voilà aussi qui risque de multiplier les malentendus. Car l'empire de Dante, sa conception grandiose d'un monarque unique de tout l'univers qui apporterait, à la façon d'un nouveau Christ, la paix aux hommes ne sauraient être confondus avec une attente simplement politique. Certes, le parti Gibelin a bien tendu à assurer un triomphe des idées impériales contre les visées de Rome d'une autorité pontificale sans partage. Et en ce sens, être Gibelin a toujours signifié, face aux prétentions Guelfes, un désir de partage entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, une commune soumission à la volonté divine sans allégeance réciproque et la promesse que l'Eglise désormais ne formulerait plus de prétentions dans la sphère de l'argent ou du pouvoir.

Mais ces espérances sont mortes depuis longtemps, et les partages qui régissent notre monde, même s'ils retrouvent l'affrontement entre une sphère de l'immanence laïcisée et des traditions religieuses qui s'autorisent de la transcendance, semblent tourner le dos à toute venue messianique de la paix. Dante voyait la terre entière au service d'une même vigilance intellectuelle et voulait que la paix serve d'abord aux actes suprêmes de la contemplation

³ « La puissance intellectuelle n'est pas seulement en rapport avec les formes universelles, ou espèces, mais encore, selon une extension déterminée, avec les formes particulières ; c'est pourquoi on a coutume de dire que l'intellect spéculatif devient pratique par une extension dont la fin est l'action et la production. », Dante, *Monarchia*, I, III, 9.

⁴ « Ici tu seras peu de temps encore ensauvagé ; car tu seras avec moi, sans fin, citoyen de cette Rome dont le Christ est romain. », *Purg*, XXXII, 100-102.

spirituelle, dans laquelle il se voyait lui-même comme un apprenti indigne de s'asseoir à la table des anges. Nos paix précaires et intéressées ne sont vouées qu'à faciliter la circulation des biens et des personnes, et l'exode mondial a pris la place de la quête de la vision béatifique.

Alors Dante a-t-il encore quelque chose à nous apprendre et son nom de donateur contient-il encore la promesse d'un don ? Si l'empire de Dante vaut pour nous au-delà des échos politiques de l'empire mondial, c'est peut-être parce qu'il nous montre une dimension de l'empire qui échappera toujours aux politologues et aux observateurs de la géopolitique. Mais pour cela, il faut accepter d'entrer dans les profondeurs de la terre et de participer à une métamorphose infernale qui se noue dans les profondeurs d'un inconscient proprement souterrain.

Une extase terrestre

Dante n'a en effet jamais connu d'autre empire terrestre que celui de ses prophéties. En revanche, il a conçu le scénario intégral d'une descente aux enfers où se rassemblent des savoirs de l'empire que l'on ne trouve pas dans les encyclopédies de philosophie politique. Il y a un empire sous terre et Dante en reste le meilleur géographe. Certes, il n'est pas seul dans cette pérégrination où Homère et Virgile l'ont précédé. Il sera continué par d'autres traditions, où la visite de l'intérieur de la terre est la condition de tout accès à la Pierre cachée. Sous terre, beaucoup de routes se croisent et Dante connaît bien la Rome infernale où toutes les routes mènent, la fameuse cité plutonienne : Dité. S'il est impossible de vivre sur terre, il reste que sous terre, il y a un avenir pour les gens vraiment avides de connaissance.

Poussons donc la porte maudite, laissons toute espérance et considérons cette architecture élevée avant toute autre création dans l'univers temporel. Et d'emblée la dimension est politique, car l'Enfer, qu'est-ce sinon une « città dolente », une cité de douleur ? Or cette cité n'est pas livrée à elle-même, elle a un chef : Lucifer en personne. Car Dante le nomme par son nom et le déclare empereur en le faisant régner par le fond de la terre : « Lo 'imperator del doloroso regno⁵ », l'empereur du règne de douleur. Quand il se trouve face à ce monstre aux trois visages, qui passe le clair de son temps à dévorer des meurtriers d'empereurs⁶ (Brutus et Cassius de César, et Judas du fils de l'Empereur du ciel lui-même, Jésus), Dante s'exclame :

⁵ Inf., XXXIV, 28.

⁶ Inf. XXXIV, 61-67.

Io non mori', e non rimasi vivo :
 pensa oggimai per te, s'hai fior d'ingegno,
 qual io divenni, d'uno e d'altro privo⁷.

[Je ne mourus point et ne restai pas vivant : pense alors par toi-même, si tu as quelque fleur d'intelligence, qui je suis devenu, privé de l'un et de l'autre.]

La circonstance est assez exceptionnelle pour que Dante y insiste. La logique aristotélicienne des contraires ne vaut plus ici et la privation s'impose sans qu'elle soit la contrepartie d'une affirmation en acte. Ni vivant, ni mort : seulement en devenir, et engagé sans autre certitude ontologique dans le « *trasumanar*⁸ », la transhumanisation, par lequel Dante qualifie toute sa progression outre-tombe. Désormais l'intelligence n'est plus de saisir le monde en acte ou en puissance, c'est de s'exposer à un déploiement de l'esprit qui ne procède plus de principe d'identité, mais cherche une puissance d'origine plus profonde.

Or cette profondeur, si elle est saisissable, c'est parce qu'elle a à voir avec l'Empire. Car si Lucifer règne sur la douleur, sa souveraineté n'est qu'une souveraineté déléguée car cet empereur de la nuit n'est que la figure renversée d'un autre Empire d'une toute autre universalité. Dante l'apprend dès le chant de l'Enfer : quand Virgile annonce le programme du voyage, et le plan de l'œuvre, il précise que le moment venu, il laissera Béatrice devenir le guide du narrateur. Il rappelle que « *quello imperador che là su regna*⁹ », cet empereur qui règne là-haut ne veut pas qu'on entre dans la Cité céleste sous la conduite d'une poète païen rebelle à la loi évangélique. Et Virgile ajoute :

In tutte parti impera e quivi regge ;
 quivi è la sua città e l'alto seggio :
 oh felice colui cu'ivi elegge¹⁰!

[En tous lieux du monde il est empereur et là il règne ; là est sa cité et son trône élevé : oh bienheureux celui qu'il a élu en ce lieu.]

Comment comprendre cette composition des deux empires, celui du mal et celui du bien ? Et comment le Dieu d'en haut peut-il exercer une souveraineté sans partage s'il doit composer avec le Dieu d'en-bas et son empire ? Pourquoi en ces trois vastes chants y a-t-il deux empires et deux empereurs ? Répondre à ces questions, c'est entrer dans une nouvelle profondeur dans l'évaluation du thème impérial chez Dante, qui, on le voit, est un thème dédoublé, système

⁷ Inf. XXXIV, 25-27.

⁸ Par., I, 70.

⁹ Inf., I, 124.

¹⁰ Inf, I, 127-129.

d'inversion et de renversement dont l'unité complexe et dynamique donne la mesure de ce qu'on pourrait appeler le système dantesque de la visée impériale. Quand il prononce la fameuse et si mystérieuse exclamation : « Papè Satàn, aleppe¹¹ », Satan pape, salut !, Dante fait mieux que réveiller des formules d'exorcisme antique, il indique comment il faut saluer le roi du monde quand on le rencontre au centre de la terre avant de le reconnaître au sommet de l'univers. Car on ne peut chercher le second sans être confronté au premier. De l'Empire et de son maître, on peut dire au fond ce que Dante disait des yeux de Béatrice lorsqu'ils reflétaient le griffon-Christ :

la doppia fiera dentro vi raggiava
 or con altri, or con altri regimenti¹².
 [La double bête y brillait à l'intérieur,
 Tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ses aspects.]

Traversées infernales

Deux villes donc, cité de douleur et cité du trône. S'il commande partout, l'empereur ultime ne siège que dans la ville haute. L'empire historique de Rome a été voulu par le Dieu du ciel, selon l'allitération remarquable qui associe « empire » et « empyrée » malgré des racines différentes. C'est ce que rappelle l'évocation d'Enée au début de l'œuvre :

ch'e'fu dell'alma Roma e di suo impero
 nell'empireo ciel per padre eletto¹³.
 [Car il fut de notre mère Rome et de son empire, dans le ciel empyrée, choisi pour père.]

L'Empire a ainsi partie liée avec l'Empyrée, et la souveraineté romaine avec le feu du ciel supérieur. Régner par le haut, c'est brûler d'un feu pur, alors que les domaines inférieurs sont voués à la glace, même si, on le sait désormais, cette perte du feu n'exclut pas qu'un autre règne s'esquisse en ces profondeurs gelées, tout aussi exigeant et peut-être tout aussi ordonné¹⁴.

¹¹ Inf., VII, 1. La formule est si obscure, quelle est difficilement traduisible : « Papè » n'est peut-être qu'une exclamation antique, et « aleppe » l'aleph hébraïque.

¹² Purg., XXXI, 122-123.

¹³ Inf. II, 20-21. On notera ici que le vocable « impero » est un hapax dans la *Commedia*.

¹⁴ Qu'un feu règne jusque dans la glace, Dante l'a toujours pensé, puisqu'il en a fait le cœur de ses fameuses *Rime pietrose* : un argument de plus pour reconnaître dans ces poèmes tourmentés le laboratoire de toutes les valeurs qui gouverneront plus tard la *Commedia* toute entière. Comment le feu gèle et la glace brûle, c'est la réponse à ces paradoxes obsédants que gît sans doute la réconciliation entre l'Empire du haut et l'Empire du bas, et les deux têtes couronnées qui en sont le centre.

On remarquera encore que quand il évoque le cœur de la puissance impériale souveraine, Dante marque que c'est le lieu du choix : par cette puissance on est choisi ou banni. Virgile fut exclu du droit de sauver Dante, mais Enée fut choisi comme père de Rome. Mais la proposition prend aussi son aspect inversé : c'est parce que Virgile n'est pas choisi par le haut qu'il peut conduire Dante par les régions souterraines. Et inversement, parce qu'il fut choisi pour instaurer le site du siège pontifical, Enée est contraint à se tenir dans les Champs Elysées sans s'avancer plus profondément dans l'Enfer. Son amante Didon, en revanche, prise dans la tempête amoureuse du chant V, est davantage appelée par l'abîme et c'est dans son cercle que Dante connaîtra l'amour à la fois fatal et illuminant de Paolo et Francesca. Ainsi, maudit ou sauvé, chacun est à sa place et porte sa part du témoignage universel.

Dès lors le périple dantesque peut prendre tout sa dimension diplomatique et curiale car Dante est un pèlerin de l'Enfer qui va être admis auprès du Seigneur d'en haut et séjourner à sa cour. La souffrance d'en bas le qualifie assez pour chercher un passage du bas en haut, même si seule, en dernière instance, c'est la Grâce qui décide :

Con quella fascia
che la morte dissolve men vo suso,
e venni qui par l'infernale ambascia.
E se Dio m'ha in sua grazia rinchiuso,
tanto che vuol ch'i' veggia la sua corte
per modo tutto fuor del moderno uso,
non mi celar chi fosti anzi la morte,
ma dilmi, e dimmi s'i' vo bene al varco ;
e tue parole fien le nostre scorte¹⁵.

[Avec ce nœud du sang que la mort dissout, je m'en vais là-haut, et je suis venu ici par les voies de l'angoisse infernale. Et si Dieu m'a contenu dans sa grâce, au point de vouloir que je voie sa cour sur un mode inconnu à ce temps, ne me cache pas qui tu fus avant la mort, mais dis-le moi, et dis-moi si je me dirige bien vers le passage.]

Dante est l'ambassadeur de la nuit qui monte à la lumière et son chemin est un chemin de négociation de principe souverain à principe souverain. Plus personne n'a ces droits aujourd'hui, mais c'est parce que la destinée humaine, soudain, s'est faite plus étroite. Mais, dans la ligne de Paul, Dante veut plus que cette modernité rapetissée, il veut la remontée complète de l'Empire du bas vers l'Empire du haut, à travers le passage qu'un grand serviteur de la politique, le coléreux de noble colère, Marc le Lombard, va maintenant lui indiquer.

¹⁵ Purg. XVI, 34-45.

C'est lui qui va plaider ensuite pour la distinction de l'Eglise et de l'Empire, et pour la nécessité de partager entre les deux soleils de Rome et de fuir leur confusion destructrice pour l'histoire humaine. Il introduit Dante aux cheminements qui le feront basculer de l'Empire du centre à l'Empire du haut.

Main droite, main gauche

Il est un point de la marche dantesque sous la terre qui ne saurait échapper à quiconque s'est rendu attentif aux grands principes de la démarche initiatique : elle procède de droite à gauche, alors qu'à partir du Purgatoire, il progressera de gauche à droite¹⁶. Ce détail décide de la configuration de l'ensemble, « chè la diritta via era smarrita¹⁷ », car la voie droite était perdue : c'est du moins ainsi que commence l'œuvre toute entière dès son troisième vers. C'est assez dire l'enjeu d'une pérégrination voué aux mains, main droite perdue, main gauche obsédante, monde comique parce que toujours ambidextre, mais qui essaie de se tenir à une voie unique. Nous verrons que le dédoublement des directions ne sera pas perdu cependant et retrouvera un chemin de recomposition qui fait le triomphe de l'esprit totalisant de son auteur.

Nous avons désormais deux visages de l'Empire : celui où l'on pérégrine d'un mouvement sinistrogire, et celui où l'on se meut d'un mouvement dextrogire. Plutôt alors que de parler de deux Empires, l'Empire de Dieu, et l'Empire du Mal, il serait plus éclairant de parler d'un même Empire qui comprend en lui des orientations inverses l'une de l'autre.

La distinction des Empires et des Empereurs aurait pu en effet conduire à une représentation manichéenne, où le monde aurait été placé sous la double attraction rivale d'un principe du bien et d'un principe du mal. Mais dans cette nouvelle lecture, purement dynamique, où c'est l'orientation et non l'ontologie qui décide de la qualité du principe qui règne, le monde reste un, comme un est l'Empire. Seulement il est susceptible d'un usage dont la loi n'est pas tant d'être fondée sur réalités opposées, que sur un principe d'inversion qui fait de chaque univers la réplique de l'autre : dans un miroir si nous les tenons face-à-face, dans le même sens si nous les concevons, comme Dante, de part et d'autre d'une sphère, tournant en sens inverse par rapport au centre.

¹⁶ Sur ce sujet, cf. l'essai important d'André Pézard, « Tours du monde avec Dante », in *Dans le sillage de Dante – Hommage à André Pézard*, Paris, 1975.

¹⁷ Inf, I, 3.

Comme le double escalier de Chambord, conçu par Vinci, peut être emprunté soit à droite, soit à gauche, l'Empire laisse deux portes ouvertes qu'il est loisible d'emprunter tour à tour pour accéder au même pallier de lumière. Mais chez Dante, les deux cycles ne sont pas imbriqués comme la double hélice de l'ADN, mais reliés à partir d'un centre qui en inverse la valeur : à force d'aller à gauche jusqu'au centre, une fois retourné sur lui-même le sujet continue exactement le même mouvement du point de vue de l'axe de symétrie, mais pourtant le voici désormais à main droite, sans autre rupture que le changement d'hémisphère.

Le mystère suprême est ainsi que le même mouvement est dans l'hémisphère nord sinistrogire et dans l'hémisphère sud dextrogire. Dante ne change jamais de sens de rotation, l'hélice qui gouverne l'univers tourne toujours dans le même sens, et pourtant deux mondes se font face, obéissent à des lois inverses et constituent des règnes opposés. Pour le monde des apparences ces mondes s'opposent comme s'oppose la Babylone terrestre et la Jérusalem céleste, pour le grand maître architecte le mouvement est égal, et il n'annonce qu'un enfoncement graduel dans la profondeur cosmique, selon une concentration conique qui le mène à la pointe de son désir. Or on le sait, à l'extrémité de cette figure spiralée, c'est Béatrice qui règne, la fille de l'Empereur du ciel¹⁸.

Le secret de l'Empire, avec ses deux faces inversées et complémentaires, repose ainsi sur le mythe platonicien de *l'homme renversé* : tantôt arbre qui plante ses racines dans la terre et lève les pieds au ciel, tantôt arbre renversé dont les cheveux sont au ciel et la branches sur la terre¹⁹. Appartenir à l'Empire, contempler et agir depuis le socle pacifié de l'Empire, c'est donc tourner sur soi, selon un modèle dont Rabelais plus tard donnera une explication fondamentale : car il ne s'agit pas de tourner pour tourner et devenir ivre autour de son propre axe, mais d'opérer une demi-rotation, et une seule, qui place l'illusion de progresser à gauche dans la clarification ultime d'une progression à droite²⁰.

Dire l'Empire, penser selon l'Empire, c'est donc placer toute évolution d'un sujet par rapport à un repère sphérique où les valeurs sont soumises à un grand renversement. Toutes les fixités entrent dans la rotation du haut et du bas, et ce n'est pas plaider pour un univers relatif que d'entrer dans cette géométrie des symétries. Au contraire, c'est annuler dans une

¹⁸ A sa façon, elle est même « impératrice » si elle est l'inversion de la figure de Sémiramis, l'amoureuse folle du chant V de l'Enfer, ainsi évoquée : « l'imperatrice di molte favelle », l'impératrice de beaucoup de langues, v. 54.

¹⁹ Cf. *Timée*, 90 a.

²⁰ « Antiphysie » chez Rabelais est un principe dont les enfants, réduits à des boules, tournent sans fin sur eux-mêmes et miment ainsi grotesquement la divinité ; tout autre est l'enseignement de Nature, dont les enfants se contentent de se présenter comme des arbres renversés, selon la tradition platonicienne évoquée ; cf. *Quart livre*, XXXII.

direction unique des oppositions relatives et parvenir à une unification, inaccessible autrement, des postulations de l'âme.

Empire et totalité

Empire veut donc dire accès à la totalité, ou encore méthode de la totalité²¹. Nous sommes invités à tout instant à projeter nos gestes unilatéraux dans le système de la correspondance hémisphérique. C'est une éthique dont le sol est toujours creux et qui prend des valeurs intégratives à mesure qu'elle prend conscience de l'hémisphère de la terre et de l'âme où elle s'exerce. Toute position unilatérale doit être entendue dans sa complexité réelle par ce système d'écho et de redressement des images. La vérité de l'Empire n'est pas dans ces conditions à chercher dans quelque force de coercition d'un Etat totalitaire, mais dans un Tarot où sans cesse, parce que nous chutons de la Maison-Dieu pour notre plus grand bénéfice, nous sommes appelés à devenir le Pendu de soi-même pour dépasser la figure du Bateleur natif auquel nous nous identifions tout d'abord et retrouver le sens unique de notre giration intime. Alors l'Impératrice pourra intercéder auprès de l'Empereur en notre faveur.

Nul besoin cependant de poursuivre davantage cette relecture du Tarot de Marseille, chacun comprendra que le Tarot lui-même n'est qu'une trace dès lors qu'il est tenu dans une dimension linéaire et n'est pas replacé dans la géométrie terrestre que l'Empire impose comme l'horizon de la pensée. L'Empire est une réforme perpétuelle de l'intelligence qui enseigne, par ses perspectives tournantes, à passer d'un univers plan à une courbure dont il désigne sans cesse le centre. Ce serait ainsi une restriction intolérable pour la pensée que de manquer son moment impérial, car penser sans Empire, c'est se fixer à jamais dans la position unique d'un sujet appelé à tomber de lui-même sans connaître les profonds accords qui le lie aux figures de son inversion. S'initier c'est s'invertir, à condition que cette inversion ne soit pas la simple perversion d'un dédoublement, mais une proposition de réconciliation selon un axe avec le reflet de ses propres gestes²².

²¹ Dante a construit cette méthode dès son *Convivio*, III, V, où, pour expliquer la marche du soleil, il montre la correspondance qui unit chaque point de l'hémisphère nord avec autant de points de l'hémisphère sud. Il montre en outre que le monde est construit selon un système d'inversion des pôles, qu'il appelle d'une façon on ne peut plus symbolique Marie et Lucie, et dont il calcule l'incidence par rapport à Rome. Enfin, il affirme que tout ce qui est à main droite par rapport au soleil en Marie est à gauche en Lucie. Marie et Lucie, dans la *Commedia*, uniront leurs efforts pour demander à Béatrice-Rome de venir au secours de Dante (Inf., II).

²² René Guénon insiste en permanence sur les liens entre un tel renversement ou retournement et la réalisation initiatique conçue comme transmutation ; cf. par exemple *La Grand Triade*, Paris, 1957, p. 48 : « On peut donc parler, soit de la double action d'une force unique, [...], soit de deux forces produites par polarisation de celle-ci et centrées sur les deux pôles, et produisant à leur tour, par les actions et réactions qui résultent de leur

Cette réconciliation passe par la traversée du mal, on ne pourra échapper à cette nécessité et c'est faute de s'y confronter que les pensées de l'Empire deviennent des pensées univoques, vouées au contrôle ou à la domination des peuples et des idées. Le mal ici n'est pas proprement dans la claire vision du mal, mais dans le maintien d'une pensée de surface, vouée à courir sur sa propre convexité, avide de stabiliser ses seules frontières en extension. Tout autre est le dessein d'une éthique qui commence toujours par être infernale. Elle rencontre la nécessité de stabiliser le sujet dans la dimension de la pure intériorité. Tourner à gauche, c'est plus que se proposer de faire un tour, c'est entrer dans un domaine de profondeur auquel nous sommes destinés dès lors que nous voulons connaître selon toutes les dimensions de l'Empire :

Tu sai che 'l luogo è tondo ;
 e tuttoché tu sie venuto molto
 pur a sinistra, giù calando al fondo,
 non se' ancora per tutto il cerchio volto²³ ;

[Tu sais que ce lieu est circulaire ; et quoique tu sois parvenu ici toujours par la gauche, en descendant en bas vers le fond, tu n'as pas encore tourné par toute la longueur du cercle.]

Les vices qui affectent notre nature sont les gages de la visée d'un intellect voué à la profondeur par la forme de l'Empire. Les vices et les vertus ne seront dès lors plus saisis comme des moyens pour servir une fin, comme des avantages ou des obstacles qui peuvent être tour à tour mobilisés pour obtenir un résultat sur la surface de la terre. Ce monde sera théorisé plus tard, ce n'est plus le monde gibelin de Dante, mais le monde princier de Machiavel. Il a ses lois, elles ne sont pas saisies dans la riche ontologie de l'Empire des inversions réciproques.

Quadrature du cercle

En revanche, la considération des vertus et des vices peut être considérée comme une dislocation des dimensions de l'univers et comme une contrariété fondamentale de la manifestation qui doit être ordonnée pour sauver l'unité de notre destination. Il faut alors creuser des cachots pour nos vices et élever des temples à nos vertus. Cela ne se peut qu'en quittant la pente des ruissellements terrestres, pour entrer dans un autre secret de la pesanteur. Dans l'ordre moral, ce sont nos vices qui pèsent. Loin d'y trouver prétexte pour en user, voici

différenciation même, le développement des virtualités enveloppées dans l' 'œuf du monde', développement qui comprend toutes les modifications des 'dix mille êtres' ».

²³ Inf., XIV, 125-127.

que nous suivons leur pente et descendons selon le poids de leur aggravation. Cette pente ouvre la voie d'une descente aux Enfers. Elle est la forme particulière de la purgation dantesque et de l'expiation impériale²⁴.

On y chemine selon deux voies : d'abord par la porte béante de l'Enfer entaillée à la surface de la terre dans la région de Cumès. Ensuite, par les écoulements qui ruissellent le long des plaies d'une certaine sculpture gigantesque que Dante situe en Crète, tournant le dos à Damiette et regardant Rome. Cette œuvre d'or, d'argent, puis finalement de métal et de terre cuite quand on en arrive au niveau du sol, est percé de plaies qui s'écoulent et s'engouffrent sous terre. La terre est mouillée jusqu'en son centre par cette eau malsaine, qui prend bientôt les teintes du sang, sang du crime, de la teinture ou des menstrues, on ne sait²⁵. Cette eau souillée ouvre autant de voies souterraines pour les voyageurs de l'intérieur que les architectures qui servent à ordonner les péchés et les supplices. Car cette eau passe par toutes les brèches, et les œuvres souterraines sont plutôt des enceintes qui tendent à retenir ceux qui y ont trouvé résidence, et les héros qui s'y engagent passent plus par les fentes ou les brèches créés par les tremblements souterrains que par des portes destinées à mettre en communication les différents cercles du mal.

Le ruissellement des sanies, ces chemins de hasard sur le bord de l'abîme central, voilà les voies de la descente en soi, et ce sont les mêmes mouvements et les mêmes accidents qui bientôt rythmeront la remontée à la surface de la terre dans l'hémisphère sud. Ils commanderont l'accès aux cercles supérieurs, sauf que les premiers sont trouvés à gauche, alors que les seconds, répondant à l'inversion initiale de celui qui a commencé par marcher la tête en bas, seront à droite.

L'œuvre trouve donc un puissant motif d'organisation, soutenu de plus par les mouvements du soleil et des autres étoiles : quand il fait jour dans l'hémisphère nord, il fait nuit dans l'autre, et réciproquement, et c'est à passer de ce jour faux à cette nuit vraie que nous vérifions que nous sommes passés, le long de l'axe impérial qui en garantit la

²⁴ Le commentateur de la Renaissance, Cristoforo Landino comprend parfaitement ces distinctions : « entrare nelle cognitione del vitio, ma non ne fare habito », entrer dans la connaissance du vice, mais ne pas le constituer en forme habituelle, *Commento sopra la Comedia*, a cura di Paolo Procaccioli, Salerno editrice, Roma, 2001, canto IX, 16-30, p. 547. Et il insiste sur la dimension purgative de la démarche dantesque : « Ma non è pocho non ne fare habito. [...] Pochi son quegli che scendino nella meditatione de' vitii per purgarsene », Ce n'est pas peu de n'en pas faire une habitude. Peu nombreux sont ceux qui descendent dans la méditation des vices pour s'en délivrer. Prêtant cette attitude par excellence aux Chrétiens, qui tous pèchent en quelque chose, il n'accède cependant pas à la dimension doublement impériale du dessein dantesque, cette projection hémisphérique du mal qui place l'exercice de la purgation au point de renversement des deux ordres.

²⁵ « Tinto », marqué par une teinture, veut ainsi dire tout autant souillé qu'entré dans un processus de transformation. *Tinto* chez Dante, c'est « vérolé » chez Rabelais.

congruence, d'un pôle à l'autre. Il faut bien en conclure que toute la Comédie se fait ainsi Empire, et que sans l'Empire, c'est-à-dire sans la projection hémisphérique de son épopée, ses accents sublimes ne formeraient en rien un système d'éthique ni une promesse de liberté réelle pour l'homme d'action comme pour l'homme de contemplation.

Ces approches ne sont encore qu'inchoatives car entrer dans la géométrie de l'Empire, c'est entrer dans l'intégralité dimensionnelle où se meut une œuvre vouées aux 360 degrés de son pourtour, et toute tentative de ramener son sens à un plan d'interprétation, c'est toujours engager une quadrature du cercle dont le résultat, forcément partiel, sera toujours décevant. Cependant c'est déjà assez que d'avoir montré que sans l'Empire la pensée est moins que creuse, elle est plate.

L'universalité de Dante est une universalité étendue aux pôles de la terre et la sphéricité de la terre n'est pas ici un motif géologique, c'est un modèle de pensée et d'intégralité humaine. Penser selon la rotondité de la terre, voilà qui est recommandé à toute tentative de cerner nos capacités d'action et de contemplation. Sans cette exigence, la pensée est moins que superficielle, elle est profane car elle n'a pas percé le jeu des apparences. Elle a peut-être appris à marcher, elle n'a pas appris à revenir sur son centre. Elle peut dès lors accumuler les observations, les expériences, les jugements, elle n'engendre pour finir qu'un fatras décevant qui revendique le nom de culture, mais qui en réalité ne mérite que celui de labyrinthe.

Le compas de Dieu

Dante est connu en matière de politique et de géopolitique pour avoir défendu la théorie des deux soleils, le Pape et l'Empereur :

Soleva Roma, che'l buon mondo feo,
 due soli aver, che l'una e l'altra strada
 facean vedere, et del mondo e di Deo.

L'un l'altro ha spento;²⁶.

[C'était coutume à Rome, qui rendit le monde bon, avait coutume d'avoir deux soleils, qui faisaient voir l'une et l'autre voie, celle du monde et celle de Dieu. Mais l'un a éteint l'autre.]

Mais pour restaurer cette dualité constitutive des sociétés réglées, Dante a dû déplacer son effort sur une toute autre théorie, la théorie des deux Empires, l'Empire noir et l'Empire blanc.

²⁶ Purg. XVI, 106-109

Dante y insiste en effet : ce n'est pas la nature qui en vous est corrompue – on ne saurait mieux ici rompre avec toute dogmatique du péché originel et de la corruption de la nature -, mais ce sont les hommes qui sont mal conduits. Pour les conduire selon une juste séparation entre le temporel et le spirituel, il ne suffit pas d'appliquer une division simple entre le monde de l'action et le monde de la contemplation. Il faut montrer que ces mondes s'articulent toujours dans un tout qui les ordonne l'un à l'autre, dans une dimension géopolitique qui implique qu'on les conçoive non dans une géométrie du plan, mais dans une géométrie hémisphérique de la profondeur. Le chef du troupeau, poursuit encore Dante en citant la Loi mosaïque, ne doit pas seulement ruminer, il doit avoir les doigts séparés²⁷. Cette séparation, nous l'avons vu jouer dans sa dimension profonde avec l'empilement des Empires et la géométrie des parcours qu'il implique. C'est cet empilement qui décide ultimement de la hiérarchie des *duo ultima*.

C'est dire que ce n'est pas seulement par la règle et par l'équerre qu'il faut juger de la politique impériale de Dante, mais encore par le compas. De là cette notion explicite de Dieu qui en découle :

Colui che volse il sesto
allo stremo del mondo, e dentro ad esso
distinse tanto occulto e manifesto, [...] ²⁸.

[Celui qui tourna le compas aux extrémités du monde, et à l'intérieur de celui-ci partagea tant d'occulte et de manifeste.]

On le voit, le compas ne fait pas que tourner aux limites du monde, il pénètre la profondeur des empires successifs et partage, comme sur un bouclier, les bandes noires et les bandes blanches. Le dédoublement trouve ici sa loi : le monde divisé pour obtenir son équilibre entre occulte et manifeste est en réalité un. Mais il ne faut pas faire cette unité trop vite. Cet un ne doit jamais être l'Un de l'oppression, comme il advient lorsque le pouvoir spirituel par exemple à la prétention de se soumettre le pouvoir temporel. Il faut laisser jouer les ordres, diviser les moments, laisser son temps ainsi à l'Enfer et aux terreurs de son Empire. Car il y a un terme même à l'Enfer, ce terme fût-il un centre : en ce centre un ange déchu mange des meurtriers impériaux. En ce centre le Maître meurt. Mais le Maître ne se contente pas de mourir, il accède par la Chambre du milieu à un autre hémisphère et un autre

²⁷ « Il faut un roi qui discerne, de la vraie cité, au moins la tour. Les lois, elles sont là, mais qui les met en œuvre ? Personne, car le pasteur de Rome qui marche en avant, peut bien ruminer, il n'a pas les ongles fendus. », Purg. XVI, 95-99.

²⁸ Par, XIX, 40-42.

règne²⁹. Lorsque l'enfant alchimique a été retourné dans une *matrice* qui est *maîtrise*, l'Enfer révèle ce qu'il a été et devait être : une caverne vide qui doit maintenant se remplir par un trou de toute la lumière du monde dont il s'est privé.

L'ordre des Empires résume donc à lui seul la géométrie de Dieu et la conciliation des contraires qui s'y effectue, à force de peine, dans un monde de miroirs. Le partage des règnes est le seul site d'une théologie amoureuse de sa réelle complexité, et la condition pour que la distinction intellectuelle devienne un chemin pour l'âme. *Divine Comédie* est donc ce livre qui présente la sphère intégrale de toutes les positions que peut adopter un sujet dans les divers renversements de sa vie. Un esprit idolâtre des œuvres humaines de la géométrie pourrait conclure qu'ici le Livre prend aisément la place de Dieu, et que c'est le livre qui fait Dieu plutôt que son contraire. Qu'est-ce que Dieu sinon le damier des empires noirs et blancs qui se répondent dans un univers aux reflets illimités ?

Joutes mystérieuses

Reste cependant, à en croire son auteur, que cette œuvre suprême du compas n'épuise pas le jeu des lumières. Notre intellect est fait pour voir plus de lumière encore car, comme le dit encore Dante, élargissant soudain jusqu'à la nuit noire l'œuvre blanche et noire du compas au sein du monde créé, ce Dieu maître du compas

non potè suo valor si fare impresso
in tutto l'universo, che 'l suo verbo
non rimanesse in infinito eccesso³⁰.

[Ne put assez imprimer sa puissance dans tout l'univers que son verbe ne demeurât dans un excès infini.]

Quelle est la loi de cet excès ? Il semble dans un premier temps que le savoir de l'excès ne soit remis qu'entre les mains des théologiens. Mais il n'est question ici que d'élection et Dante ne dévoile pas jusqu'au bout les conditions de sa propre élévation à un statut si formidable qui le met à part de l'humanité toute entière. Sont-ce ses fautes qui lui ont

²⁹ Le commentaire de Guénon est excellent : « Le centre de la terre représente donc le point extrême de la manifestation ; c'est un véritable point d'arrêt, à partir duquel se produit un changement de direction, la prépondérance passant de l'une à l'autre des deux tendances adverses. C'est pourquoi, dès que le fond des Enfers a été atteint, l'ascension ou le retour vers le principe commence, succédant immédiatement à la descente ; et le passage de l'un à l'autre hémisphère se fait en contournant le corps de Lucifer, d'une façon qui donne à penser que la considération de ce point central n'est pas sans avoir certains rapports avec les mystères maçonniques de la « Chambre du Milieu », où il s'agit également de mort et de résurrection. », *L'ésotérisme de Dante*, chapitre VIII, éd. Gallimard, p. 72.

³⁰ Par., XIX, 43-45.

valu tel rachat ? Et quelles pouvaient-elles bien être ? Sont-ce ces vertus, mais dépendent-elles seulement de la hauteur de ses facultés de contemplation intellectuelle ?

Il nous manque la géométrie impériale de cette élection. Mais Dante lève un coin du voile quand, pour finir, au cœur d'un interrogatoire théologique où il est assisté de Béatrice il doit entendre, de la bouche même de saint Jacques, qu'il a une double vocation historique : rencontrer l'Empereur et ses ministres pour pouvoir manifester aux hommes sa propre espérance, et passer de l'Égypte à Jérusalem avant le temps prescrit. D'un côté l'entrevue du Maître, de l'autre l'anticipation des temps selon une identification inouïe entre Moïse et Salomon. Mais à quel prix ? Celui d'une bien étrange épreuve :

per grazia vuol che tu t'affronti
 lo nostro imperadore, anzi la morte,
 nell'aula più secreta co' suoi conti [...].
 pero li è conceduto che d'Egitto
 vegna in Ierusalemme, per vedere,
 anzi che'militar li sia prescritto³¹.

[Par grâce notre empereur veut que tu affrontes avant la mort, dans la chambre la plus secrète, ses chevaliers... C'est pourquoi il lui est concédé de venir d'Égypte à Jérusalem, pour voir, avant que la fin de son service militaire ne lui soit prescrite.]

Quelle est celle chambre secrète ? Quel est son lien avec l'amour de Béatrice ? Quel est sa relation avec le lieu matriciel où naît la langue et le poème, selon l'enseignement du *De Vulgari eloquentia*³² ? Quelle est cette mise à l'épreuve d'allure si rituelle ? Quelle est cette chevalerie ? Et quelles sont les armes, les lois et le prix de ce combat devant Dieu ? Pour quelle femme aimée milite-t-on ainsi ?

Nulle théologie d'Église ne répond à ces questions pourtant légitimes. C'est assez dire que la connaissance de Dante requiert d'autres moyens que les voies manifestes des dogmes et des livres, et demande la mise en œuvre du compas qui libère la part occulte des enseignements poétiques. Poser ces questions, formuler ces conclusions, c'est reconnaître qu'il y a encore un avenir au souci « gibelin » de penser selon la vérité de l'Empereur. C'est surtout reconnaître que l'Empire n'est pas achevé avec la fin des espérances politiques dont il fut le symbole temporaire, car mourant, il a libéré des chambres secrètes et exigé des joutes obscures dont l'issue est encore incertaine, mais dont la pérennité dépend toujours autant des

³¹ Par. XXV, 40-57.

³² « En effet d'une certaine façon la canzone est la matrice <gremium> de tout le sujet du poème, ainsi la strophe reçoit-elle dans sa matrice <ingremiat> l'art dans sa totalité. [...] C'est elle l'élément matriciel <congrumiatio> ou la contraction de toutes les choses que la canzone reçoit de l'art. », De Vulg., II, IX.

esprits aventureux qui se sentent appelés à une vision intégrative de l'expérience commune et en font l'objet exclusif de leur quête.

Redressements ou rotations ?

Ces figures emblématiques du centre universel, appelons-les les sceaux de la totalité. Ils nous consoleront des regrets touchant le cours du monde, qui accompagnent trop les méditations sur l'ordre universel. Ils réconcilieront l'action et la contemplation humaines dans une fin commune.

Comment comprendre pourtant que les grands conquérants du Tout soient souvent d'abord de grands récrimateurs qui semblent n'avoir d'autre but que de corriger les mœurs de leur temps ? Faut-il se persuader qu'un grand savoir du Tout donne des droits pour juger le sens de l'histoire et la proximité de la fin ? Le Tout ne serait-il pour finir que la forme d'une autorité sans échappatoire pour écraser les êtres finis qui ont la malchance d'en faire partie ? Sans doute, cette conclusion semble inévitable et elle entraîne avec elle une horreur bien compréhensible à l'égard des tentatives pour penser en totalité et de leur vocation à la rectification autoritaire. Il n'est pas jusqu'à Dieu, seigneur naturel du Tout, qui pour finir ne se fasse haïr parce qu'il ne donne aucune chance à la créature qu'il surplombe de toute la hauteur de sa capacité de totalisation.

Mais nos Savonarole pourraient peut-être être compris autrement : il est tellement contraire au sens commun de saisir le temps selon la loi du Tout qu'il leur aura fallu trouver un style qui justifie le froid détachement de leur intellection synthétique. Dès lors, ils se sont faits critiques de leur temps pour se rendre acceptables, ils se sont voulus de pesants redresseurs de tort pour mieux faire accepter l'outrance de leur vision implacable. Ne pourrait-on déceler dans cette propension à l'imprécation un genre clairement identifié, un tour de plume qui sent tout autant l'imitation qu'une colère qui enferme sur lui-même celui qu'elle possède ? La dénonciation appartient sans doute aux sentiments d'un monde fini qui s'impatiente devant ses limites, même si c'est le propre d'une intelligence métaphysique d'être appelée par l'approbation plus que par la protestation. Mais en insistant sur les parties en souffrance, le protestataire ne fait pas que retenir l'intelligence sur le détail, il fait en sorte que le Tout se détermine, introduisant une loi de classement dans la composition des parties et imposant la réconciliation de la totalité et de la justice.

La propension à condamner le présent et à prophétiser contre l'ordre du monde apparaît à la pensée totale comme le fruit d'une vue partielle sur la complexité d'événements dont les causes et les effets se prolongent trop loin pour être arrêtée en un jugement unique. Mais on ne manquera pas d'y déceler aussi le masque opportun de ceux qui ont choisi le retrait en vue du Tout et un accès critique à l'approbation globale de ce qui vient. La colère contre leur temps est l'ésotérisme des découvreurs de totalités et s'ils jouent d'un ton apocalyptique, c'est précisément qu'ils œuvrent pour une Apocalypse de la vocation qui conduit l'intelligence à la totalité. On transmettrait ainsi aux observateurs toujours possédés d'un préjugé d'incomplétude un sentiment d'urgence qui ne serait pas tant un dessein de redressement du monde à corriger, que l'entrée dans une perception qui dépasse les usages de la vie commune et initie l'esprit à une vue d'ensemble auquel il ne se prête d'ordinaire qu'avec réticence.

Quel contempteur acharné du « monde moderne » n'aura pas été un René Guénon, lui qui n'aura cessé de dénoncer une civilisation « rebours », vouée à la « contre-initiation » et à l'inversion satanique ! Et pourtant c'est le même penseur qui, poursuivant la tradition taoïste, se sera le plus attaché à la puissance du non-agir, qui aura le mieux conçu l'enroulement axial des états multiples de l'être et qui aura enseigné sans se lasser que tous les renversements de ce monde ne sont jamais que des symétries polaires qui permettent au principe de la Possibilité universelle de déployer toutes les virtualités contenues dans son germe initial³³ !

Dante à son tour n'est-il pas connu plus qu'aucun autre poète pour ses litanies contre les papes, les rois, les seigneurs injustes et infidèles, les peuples indignes, les mœurs corrompues et l'histoire vouée à l'infamie³⁴ ? Et pourtant, parce qu'il a pensé ce devenir du monde selon une loi impériale des moitiés symétriques et complémentaires, c'est lui, et nul autre, qui a initié un geste de totalisation qui dépasse, en son principe, tout jugement unilatéral sur les actions humaines et cosmiques.

Et il n'est pas jusqu'à son Enfer, où les damnés perdurent pour l'éternité, qui ne déploie avec insolence la fierté de la faute, fierté qui n'est pas seulement celle de grands caractères méprisant les tièdes et assumant leur faute avec toute la grandeur de la liberté, mais

³³ Il faudrait interroger selon ce point de vue le rythme et le style des dernières publications guénoniennes, où alternent une condamnation féroce d'un monde voués à sa fin (cf. *Le Règne de la Quantité et les Signes des temps*, chapitre XXXIX, La grande parodie ou la spiritualité à rebours), et des visions parfaitement pacifiées qui enroulent sur elle-même la totalité de la manifestation (cf. *La Grande Triade*, chapitre V, La double spirale). Ce rythme de solution et de coagulation se retrouve dans toute l'œuvre, par exemple entre *La Crise du monde moderne* et *L'Esotérisme de Dante*, etc.

³⁴ Ainsi de la malédiction des rois en Par. XIX et de la contemplation de l'Amour moteur à la fin de l'œuvre.

fierté d'abord d'appartenir à tous les registres de la manifestation et de constituer un degré singulier, et donc indépassable de l'existence dans le Tout et par le Tout. En sorte que ce Dante, dur bourreau des fautes d'autrui et confesseur sans complaisance des siennes propres, devrait être lu selon une règle moins banale que celle qui attise notre désir de vengeance contre les déviances du jour, une règle qui s'inspirerait d'un dessein radicalement et seulement philosophique dont la tâche serait d'abord sapientielle. Celle-ci se vouerait à donner à l'humanité d'autant moins de sujet de se plaindre de son destin qu'il devrait être saisi dans une interaction qui le décentre de tout attachement subjectif pour le concentrer sur une appartenance libératrice des attachements finis.

En plaidant ainsi pour une métaphysique de la totalité, nous n'aurons pour finir que retrouvé les enseignements de Platon dans son *Timée*, au plus près de la sagesse de l'arbre renversé qui est apparue au centre de l'œuvre dantesque, même si ce Grec aura préféré confier le mouvement conciliateur de son intelligence aux lois de la dialectique et de ses divisions plutôt qu'aux géométries profondes de l'Empire latin et de ses moitiés gémellaires :

Les mouvements qui ont de l'affinité avec le principe divin en nous, ce sont les pensées du Tout et ses révolutions circulaires. Ce sont elles que chacun doit suivre : les révolutions relatives au devenir, qui ont lieu dans notre tête et qui ont été troublées, il faut les redresser par la connaissance de l'harmonie et des révolutions du Tout : que celui qui contemple se rende semblable à l'objet de sa contemplation, en conformité avec la nature originelle et que, s'étant ainsi rendu pareil à elle, il atteigne pour le présent et pour l'avenir, l'achèvement parfait de la vie que les Dieux ont proposé aux hommes³⁵.

Dans une vie qui s'annonce de part en part déchirante, il n'est pas d'autre soin de l'âme que de recomposer des totalités. Les voies de cette architecture sont multiples, mais l'analyse de la pensée dantesque avoue au moins qu'il n'est d'ésotérisme que de l'empire et d'empire que de la totalité. Quand bien même nous ne pourrions accéder jamais à la chose en soi et que toutes les actions de notre intelligence ne consisteraient qu'à découper des vues partielles qui nous sépareraient toujours davantage des états du monde, reconnaissons qu'il n'y a pas de plus belle œuvre que de donner des lois à nos partialités et de tenter d'en faire un témoignage en faveur d'une synthèse suprême. En agissant ainsi, nous ne sommes pas seuls, la terre témoigne par sa rotondité de cette vocation de l'intelligence. Penser selon le sens de la terre, selon la célèbre formule, ce n'est pas penser contre le ciel, c'est penser selon les lois de la sphère et de ses cercles, c'est retenir une leçon cosmique contre les propositions anguleuses

³⁵ *Timée*, 90 d.

qui dédaignent la fécondité du compas, c'est reprendre la leçon compagnonique du tracé à la règle et au compas. Et nous ne pourrions mieux marquer notre reconnaissance au poète de Florence qui semblait voué aux seuls partages de l'Enfer et du Paradis, que de souligner pour finir qu'il fut le meilleur témoin d'une telle discipline à la vocation fondamentalement terrestre et cognitive. C'est en tous les cas une façon indiscutable d'accéder à la promesse que Faust a formulé au nom de tous les hommes :

Ce qui est le partage de l'humanité tout entière, je veux le concentrer dans le plus profond de mon être, je veux, par mon esprit, atteindre à ce qu'elle a de plus élevé et de plus secret ; je veux entasser sur mon cœur tout le bien et tout le mal qu'elle contient, et me gonflant comme elle, me briser aussi de même.

« Tout cela n'est fait que pour un Dieu », répond Méphistophélès. Tout Faust aura déjà répondu : « Mais je le veux³⁶ ».

³⁶ Goethe, *Faust et se second Faust*, traduction de G. de Nerval, Paris, Garnier, p. 73-74 (*Faust I*, v. 1767-1784).